

*The Price of Leisure*, par JOHN D. OWEN. Un vol., 169 pages —  
MCGILL-QUEEN'S UNIVERSITY PRESS, Montréal, 1970

Ruth Parker

Volume 47, Number 3, October–December 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1003867ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1003867ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Parker, R. (1971). Review of [*The Price of Leisure*, par JOHN D. OWEN. Un vol., 169 pages — MCGILL-QUEEN'S UNIVERSITY PRESS, Montréal, 1970]. *L'Actualité économique*, 47(3), 581–583. <https://doi.org/10.7202/1003867ar>

L'originalité du traitement consiste à expliquer toute la matière avec les courbes fondamentales d'offre et de demande, en mettant l'accent sur les notions de surplus du consommateur et de surplus du producteur pour comprendre les principaux problèmes économiques contemporains. Comme introduction sommaire pour un public anglophone, cette innovation est intéressante.

Gérard Pelletier

**The Price of Leisure**, par JOHN D. OWEN. Un vol., 169 pages. — MCGILL-QUEEN'S UNIVERSITY PRESS, Montréal, 1970.

M. Owen prend comme point de départ la relation inverse, déjà établie, entre le nombre d'heures fournies par les travailleurs et leur niveau de revenu. Il essaie, dans ce livre, d'approfondir cet aspect de l'offre de travail en introduisant dans la relation d'autres variables tels le prix des biens de récréation, la fatigue, le chômage, les conditions de travail, le coût du déplacement, et l'éducation.

Les deux premiers chapitres donnent une définition du loisir et développent un cadre théorique pour le travail empirique des derniers chapitres. Partant d'une fonction d'utilité, dont les arguments principaux sont le loisir, la récréation, et la technologie des biens de consommation, Owen examine surtout les aspects du marché du travail qui empêcheront une relation linéaire entre les heures de travail et le taux de salaire. Par exemple, il constate que la réduction des heures moyennes hebdomadaires de presque 60 à 41 au cours de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle a eu l'effet d'éliminer l'élément de fatigue dans la production, un élément qui cause une diminution des gains horaires. Ainsi, il faut ajuster les gains horaires pour pouvoir estimer correctement l'élasticité des heures de loisir par rapport aux gains horaires. Cette analyse-ci, ainsi que l'introduction des biens de récréation comme biens de consommation complémentaires au loisir, sont les deux contributions majeures de ce livre.

Le troisième et le quatrième chapitre traitent les données et présentent une description historique de l'évolution des heures de travail et des autres variables ayant une influence sur celles-ci. Malgré le fait que l'auteur considère ces deux chapitres comme moins essentiels, je les trouve de loin les plus intéressants. Par exemple, les données montrent que, malgré une hausse du taux de chômage de 14.3 p.c. à 19 p.c. entre 1937 et 1938, l'indice des salaires réels a augmenté de 102.6 à 106.6 et les heures de travail ont diminué de 43.1 à 41.6. Ces mouvements sont en parfait accord avec le mouvement inverse général entre les heures de travail et le salaire, mais on ne peut affirmer qu'ils indiquent un choix libre des travailleurs quant à leurs heures de travail en fonction du salaire qui leur est offert. On pourrait peut-être mieux expliquer ce phénomène par le fait que les employeurs, en période de basse conjoncture, tendent à congédier d'abord les travailleurs les moins qualifiés et les moins payés, entraînant ainsi une augmentation du salaire moyen.

Le dernier chapitre du livre est un exercice économétrique où M. Owen vérifie plusieurs modèles de la forme générale  $L = f(W, P(R))$ <sup>1</sup>. Cette relation, présentée sous diverses formes qui tiennent compte des effets de fatigue et de chômage, est vérifiée d'abord avec 10 observations d'années de plein emploi entre 1901 et 1961 et une deuxième fois avec 33 observations annuelles entre 1929 et 1961. Dans le modèle de plein emploi les coefficients de détermination sont près de 100 p.c. et les coefficients de régression sont significatifs en général. Dans le modèle des variations annuelles les coefficients de détermination sont moins forts et il y a autocorrélation importante entre les résidus. Owen conclut son travail empirique avec un modèle simultané qui tient compte en même temps de la demande des employeurs pour les heures de travail.

À mon avis, l'ensemble de cette étude montre une confiance beaucoup trop grande dans une corrélation, peut-être aléatoire, comme preuve d'une relation cause-effet. Ceci se remarque en particulier dans une des conclusions de M. Owen :

« Enfin, plusieurs études empiriques (y inclus celle-ci) qui ont analysé les heures de travail aux États-Unis ont pu tenir compte d'une grande partie du mouvement des heures globales, sans recourir à une explication en termes des changements dans les institutions qui déterminent les heures. »<sup>2</sup>

Il n'est pas sûr que la régression des heures de loisir sur le taux de salaire et le prix relatif de récréation donne un meilleur résultat qu'une régression des heures de loisir sur le temps seulement. L'autocorrélation du modèle des variations annuelles suggère, en effet, qu'il faudrait regarder plutôt l'évolution historique ainsi que des facteurs institutionnels afin de prévoir les heures de travail avec suffisamment de précision pour y baser des décisions politiques. On pourrait également espérer que des études futures mettent le problème d'identification entre l'offre et la demande au point central de leur analyse théorique.

Finalemment, M. Owen semble trop se préoccuper des modalités de régression et de mesure et ceci aux dépens de considérations plus générales. Il présente une douzaine de façons de pondérer les effets de la fatigue et une bonne quarantaine de valeurs de pondération pour le chômage (un procédé qui de toutes façons semblerait douteux dans un modèle de 10 à 33 observations), mais il néglige l'effet de l'imposition de la prime de sur-temps lors du Fair Labor Standard Act de 1938. Ses efforts auraient aussi été mieux dirigés

1.  $L$  = heures de loisir

$W$  = un indice du taux de salaire réel

$P(R)$  = un indice des prix relatifs des biens de récréation.

2. « Finally, several empirical studies (including this one) which have analyzed hours of work in the United States have been able to account for a large part of the movement in aggregate hours without recourse to an explanation in terms of changes in the institutions of hours determination. » p. 15.

s'ils avaient mis l'accent, par exemple, sur le mode de paiement (à la pièce, à l'heure ou au mois), sur le statut (indépendant ou salarié), sur la profession, sur l'éducation, sur le sexe et sur l'âge.

Tout en constatant la compétence évidente de M. Owen sur le sujet loisir-travail, il est cependant à souhaiter que dans une prochaine étude, il délaissera l'approche économétrique afin d'approfondir d'autres aspects intéressants.

Ruth Parker

**La gestion des entreprises nationalisées. Critique de l'analyse marginaliste**, par CLAUDE BERTHOMIEU. Un vol., 381 pages. — PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, Paris, 1970.

Les couleurs sont annoncées à la page 44, où l'auteur se demande si l'importance que prend le capital en économie de croissance n'est pas susceptible de rendre obsolètes les analyses parétienne des situations optimales. Ceci devrait le conduire à intégrer ce qu'il entend par « capital en économie de croissance » dans le schéma analytique traditionnel. Telle n'est pas la démarche de l'auteur qui, à la page 61, considère un modèle « défini pour une période de temps isolé, indépendante des précédentes et des suivantes ». Il en conclut, aux pages 75 et 76, que la théorie parétienne est une théorie du fonctionnement de l'économie et non une théorie de l'organisation de l'économie.

Aux pages 77-80, l'auteur prétend étudier les conditions de second ordre d'un optimum de Pareto à l'aide des concepts de la stabilité walrasienne et de la stabilité marshallienne, confondant ainsi la stabilité des agents économiques avec la stabilité du marché. Il conclut, à la page 84, que « la portée de la théorie parétienne de l'optimum est donc très limitée puisqu'elle n'est applicable qu'à un système défini et fonctionnant à l'intérieur du cadre étroit des hypothèses... définissant l'équilibre concurrentiel ». Point n'est besoin de contredire cette affirmation : l'auteur s'en charge lui-même à la page 101 en posant que « l'ensemble des états d'équilibre concurrentiel est donc un sous-ensemble des situations optimales au sens de Pareto » (en fait, le résumé du chapitre II contredit ce chapitre !). Ce que l'auteur n'a pas compris, essentiellement, dans cette question de stabilité, c'est que les conditions de second ordre d'un optimum de Pareto sont suffisamment lâches pour être satisfaites par une économie « mixte » où le secteur public produit à rendements croissants.

On sait, par ailleurs, que le principe de la tarification au coût marginal (que doit adopter un secteur public pour réaliser un optimum de *first best*) se fonde sur les caractérisations de premier ordre d'un optimum de Pareto, nommément sur les égalités des taux marginaux de substitution et des taux marginaux de transformation. On sait aussi que le modèle parétien contient  $m - 1$  inconnues ( $m$  étant le nombre de consommateurs) de plus que de conditions de premier ordre. On peut en conclure que la tarification au coût marginal est compatible avec toute répartition de revenus dont l'arbitraire